

Sommes-nous tous un peu fétichistes?

A la publicité comme au cinéma, dans la mode comme dans les soirées branchées, cette déviance désormais qualifiée de trouble de la préférence sexuelle est partout.

D'après certains, nous sommes tous un peu fétichistes. Paraît que l'idée remonte à la fin du XIX^e siècle et au sexologue Magnus Hirschfeld. Sauf que, depuis lors, le «fetish» (comme son souvent proche compagnon, le sadomaso) est devenu un phénomène de mode.

La preuve? Lady Gaga, Beyoncé et bien d'autres ont étoffé leur garde-robe de star de la parfaite panoplie du fétichiste. Sur grand écran, c'est la combinaison en latex moulant de Cat Woman, la Barb Wire de Pamela Anderson ou encore la passion de Quentin Tarantino pour les (jolis) pieds, de ceux de Diane Kruger dans *Inglourious Basterds* à la longue discussion des mérites d'un massage plantaire par les tueurs de *Pulp Fiction*. Du côté du petit, pas besoin d'un cours de marketing, le fétichisme fait vendre aussi bien des yaourts que des voitures ou des crèmes hydratantes.

En gros, on peut parler de fétichisme lorsque la pratique sexuelle est forcément associée – au point que l'excita-

tion ne naît pas sans elle – à une partie du corps (les pieds, donc, mais aussi les fesses, les seins, la couleur des cheveux, etc.), à un objet (chaussures, collants, talons aiguilles, etc.), des sous-vêtements, des vêtements, une matière, etc. Et vous, alors, êtes-vous plutôt dans le rétifisme (les chaussures), l'altocalciphilie (talons hauts), la doraphilie (matières type latex, cuir, caoutchouc), voire la plushiphilie (les... nounours)? En sachant que le fétichisme peut se développer là où on ne l'attend pas, des chaussettes aux aiguilles en passant par la cigarette ou les odeurs. Étonnant, non?

La piste du traumatisme de l'enfance

Mais, au fait, naît-on ou devient-on fétichiste? D'après le psychologue français Alfred Binet, qui emploie pour la première fois le terme en 1887, il s'agit bien d'une «perversion» causée par «l'association d'un traumatisme d'enfance à un objet inanimé». Toujours la piste du

trauma infantin pour Freud qui, quarante ans plus tard, écrit *Fetichismus* et évoque comme origine la peur de la castration.

En tout cas, ce qui apparaissait autrefois de l'ordre de la perversion (et donc de l'anormalité) figure désormais au rang des «paraphilies», c'est-à-dire des «orientations sexuelles peu communes» au même titre que le voyeurisme ou l'exhibitionnisme. Sauf que ces deux-là restent punissables, alors que les fêtes fetish de Paris à Londres en passant par Montréal font le plein sans problème.

Par contre, l'excitation provoquée par le fétiche reste souvent objet de souffrance et de difficultés quotidiennes pour le – ou la – fétichiste comme pour son ou sa partenaire. Et c'est alors qu'un traitement psychiatrique, thérapie cognitive pour influencer sur les comportements ou psychothérapie pour remonter à sa source, peut s'avérer utile. Mais cela n'a désormais plus rien à voir avec la morale. *Texte: Pierre Léderrey*



«Le sujet nous interroge sur les limites du normal»

Questions à Laurence Dispaux, psychothérapeute et sexologue à Morges.

Comment définiriez-vous le fétichisme?

Il s'agit de codes d'attraction sexuelle limitatifs et même exclusifs; par exemple la personne ne peut obtenir et maintenir une excitation qu'avec tel scénario, objet, partie du corps... Le diagnostic est posé dès lors qu'il y a détresse chez la personne.

Les femmes sont-elles autant concernées que les hommes par le fétichisme?

Les femmes le sont beaucoup moins que les hommes.

Quel type de fétichisme rencontre-t-on le plus fréquemment?

Un vêtement particulier ou un type de matière (cuir, latex, etc.)

Est-il forcément lié à la sexualité? Ou, à l'inverse, un(e) fétichiste lie-t-il forcément son fétiche à l'excitation sexuelle?

Parfois la personne croit que c'est sexuel, mais c'est plutôt émotionnellement qu'elle est «excitée», pas génitalement.

Pensez-vous comme d'autres que nous avons tous, à des degrés divers, des tendances fétichistes?

Nous avons tous ou presque tous des préférences, des codes d'attraction sexuelle qui nous sont propres. Par contre, ces codes peuvent être plus ou moins diversifiés (et évolutifs) ou, à l'extrême,

exclusifs (comme dans le fétichisme). C'est alors que la fonction sexuelle de la personne peut être fragilisée.

On voit du fétichisme au cinéma ou dans la publicité, mais parleriez-vous pour autant d'une mode? Et si oui, comment l'expliquez-vous?

Dans la mesure où nous avons chacun des préférences, voire des objets, scénarios ou actes qui participent à notre excitation, le fétichiste peut nous parler, nous fasciner. Il y a aussi les livres où sont mêlés le romantisme ou en tout cas l'émotionnel et le génital, comme dans *50 nuances de*



Les pieds ou le latex font partie des fétichismes les plus répandus.

Grey qui a connu un succès de taille et qui inspire pléthore d'autres auteurs, qui tentent de reproduire ce succès en mettant en scène ce mélange d'eau de rose et de génitalité fétichiste ou BDSM (*n.d.l.r.: pour bondage, discipline, sadomasochisme*). De toute manière, c'est un sujet intéressant, car il nous interroge sur les limites du normal, de l'acceptable, de ce qui est un trouble psychologique ou une préférence sexuelle.

Le fétichisme a-t-il définitivement quitté le domaine de la perversion ou de la «déviance» sexuelle?

On ne parle en effet plus de perversion ou de déviance, mais de trouble de la préférence sexuelle (selon le CIM-10, la Classification statistique internationale des maladies et des problèmes de santé connexes) ou de trouble des codes de l'attraction sexuelle.

«L'acceptation du partenaire est souvent difficile»

On parle dès lors de paraphilie? Au même titre que le voyeurisme ou le sadomaso?

Oui, on utilise aussi ce terme, et le DSM-5 (*n.d.l.r.: le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*) parle de trouble paraphilique si la conduite ou le fantasme engendre une souffrance chez la personne ou chez une autre personne impliquée.

Justement, être fétichiste engendre-t-il forcément un mal-être ou une souffrance sexuelle?

Souvent – mais pas toujours – le fétichisme engendre la souffrance d'un désaccord dans le couple (la conjointe ne

souhaite pas ou plus participer), des difficultés érectiles, le coût économique ou la peur d'être découvert par la conjointe. Il peut y avoir beaucoup de honte et un sentiment de culpabilité du fait de ne pas réagir fonctionnellement dans des situations de sexualité «simple» avec la partenaire.

L'acceptation du partenaire est donc souvent problématique?

Souvent difficile, oui: sentiment de ne pas être aimée dans son entièreté (s'il focalise sur les bottes p. ex.), ennui face à un rituel répétitif ou contraignant...